

# HANS HARTUNG

Reportage photographique  
de François Goalec  
Propos recueillis par Jackie  
Delobbe

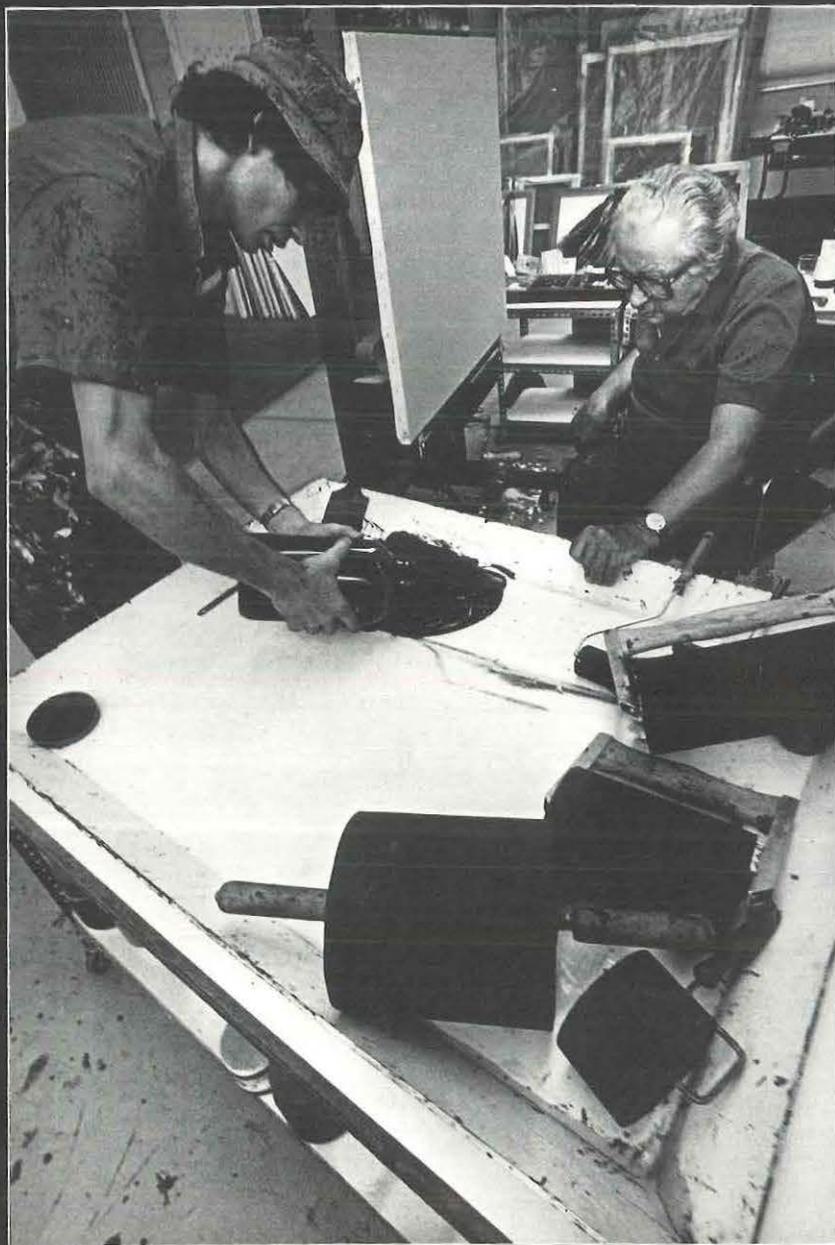


*J'ai rencontré Hartung pour la première fois, au musée Picasso d'Antibes, lors d'une exposition de ses photographies. Je connaissais son travail, mais ses œuvres me laissaient un peu froid bien que j'en reconnaisse la valeur. Et ce jour-là, devant cet homme amputé d'une jambe, je mesurais brusquement l'immensité de son œuvre et je voulais savoir comment et où cet homme trouvait la force d'exécution de pièces d'aussi grandes dimensions. Je voulais connaître Hartung... Je décidais d'aller le voir chez lui, à Antibes, dans son atelier. (Voir B.T. n° 938).*

*La première fois qu'il me reçoit, je lui présente quelques B.T., des Créations qu'il regarde avec beaucoup d'attention. Il me pose des questions, me dit qu'il n'aime pas trop travailler pour les enfants, que cela ne l'intéresse pas outre mesure, puis il me demande ce que je fais. Apprenant que je travaille la photographie, il sort de ses tiroirs un appareil photographique et commence à me photographier avant que j'aie eu le temps de prendre la moindre photo : sans doute est-ce une façon comme une autre de communiquer avec un photographe. Ce fut notre première rencontre. On en resta là, il ne m'invita pas à pénétrer dans son atelier ; il ne voulait pas que je le photographie au travail. Certainement ne me connaissait-il pas suffisamment. Cependant, à force de discuter, il accepta de me recevoir un jour prochain pour une seconde visite.*

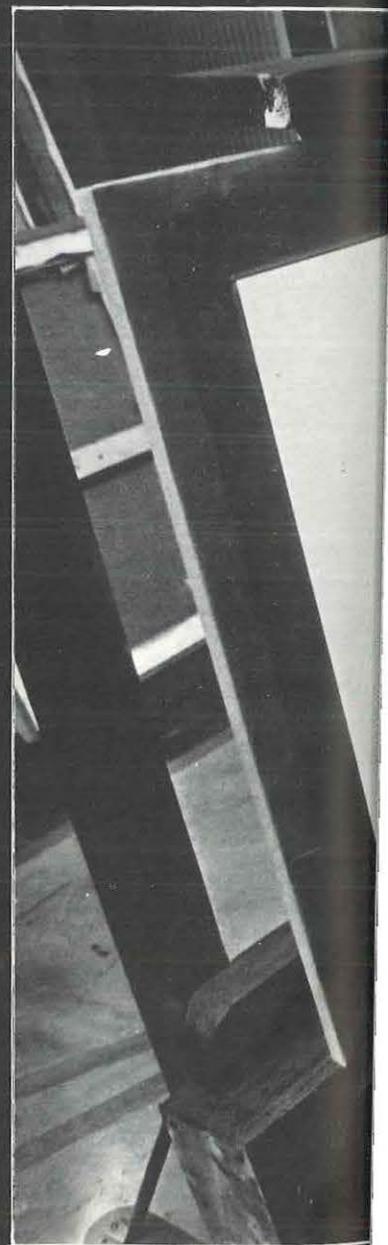


Hartung m'invita alors à descendre dans l'atelier. Avant de parler de son atelier, je voudrais dire qu'il a élaboré tous les plans de sa maison, en fonction de sa propre esthétique architecturale. Il a installé deux groupes d'ateliers : le sien et celui de sa femme : Anna Eva Bergman, norvégienne, qui est aussi grand peintre, connue à partir de 1950. Mais je n'ai visité que celui d'Hartung. Ce qui m'a frappé en y entrant c'est l'étendue de cet atelier, l'éclairage, le rangement. C'est un excellent outil de travail : Il se compose de diverses pièces : une grande pièce centrale très bien éclairée (son atelier proprement dit) et d'autres pièces où ses assistants encadrent les toiles, préparent les fonds, répertorient les couleurs, classent, rangent les tableaux. Il a également un atelier de gravure, un atelier en extérieur...

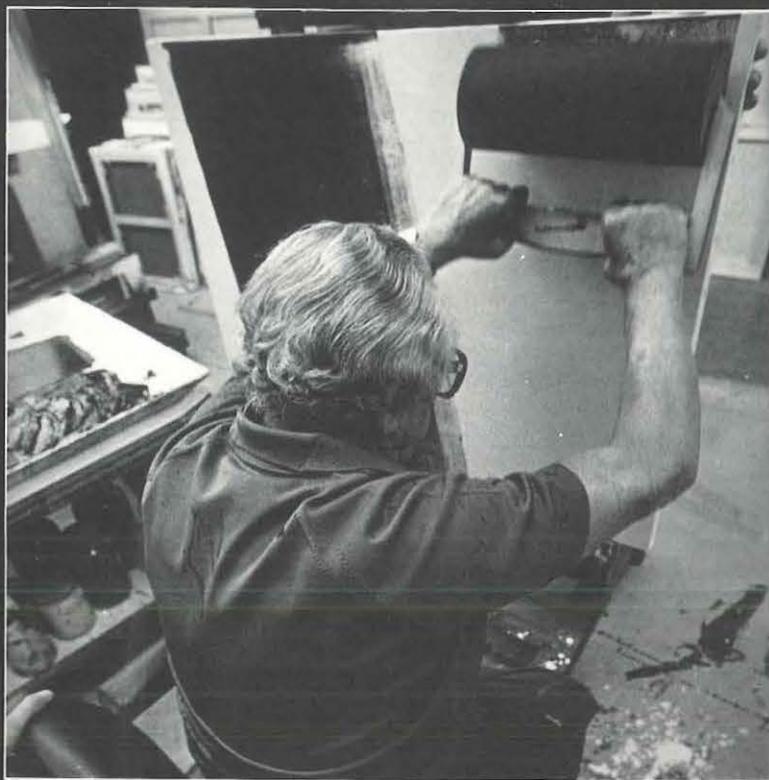


Dans la grande pièce où il travaille, les murs sont blancs tachés par d'inévitables giclures de peinture, le sol est recouvert de papier kraft. Il y a énormément de toiles prêtes à être peintes mais retournées du côté du châssis (dans son atelier, comme dans sa maison d'ailleurs, il n'y a aucun de ses tableaux accrochés ; comme je m'en étonnais, il m'a répondu : « Je fais de la peinture, la revoir encore, ça me rendrait malade et je n'arriverais plus à dormir » !

Lors de cette visite, Hartung n'a travaillé qu'à la craie d'art : en deux heures il a exécuté 7 à 8 pastels. Deux choses m'ont frappé chez lui : la vitesse de ses gestes quand il crée et son angoisse terrible avant l'exécution. Lorsqu'il est devant la toile blanche, il se concentre à un tel point qu'on est bouleversé, car on sent l'inquiétude, l'anxiété de ce créateur ; cela dure quelques secondes mais des secondes lourdes, pesantes, essentielles... Puis brusquement la main s'élanche, attaque la surface, on sent un dur combat se livrer entre le peintre et son œuvre : le geste monte, descend, la main tourne, glisse et se meut avec tant de sûreté et d'agilité que la craie peut balayer rapidement une surface avec une de ses faces ou tracer une ligne filiforme avec une arête, successivement... Un pastel terminé, il s'interrompt quelques minutes, se concentre,

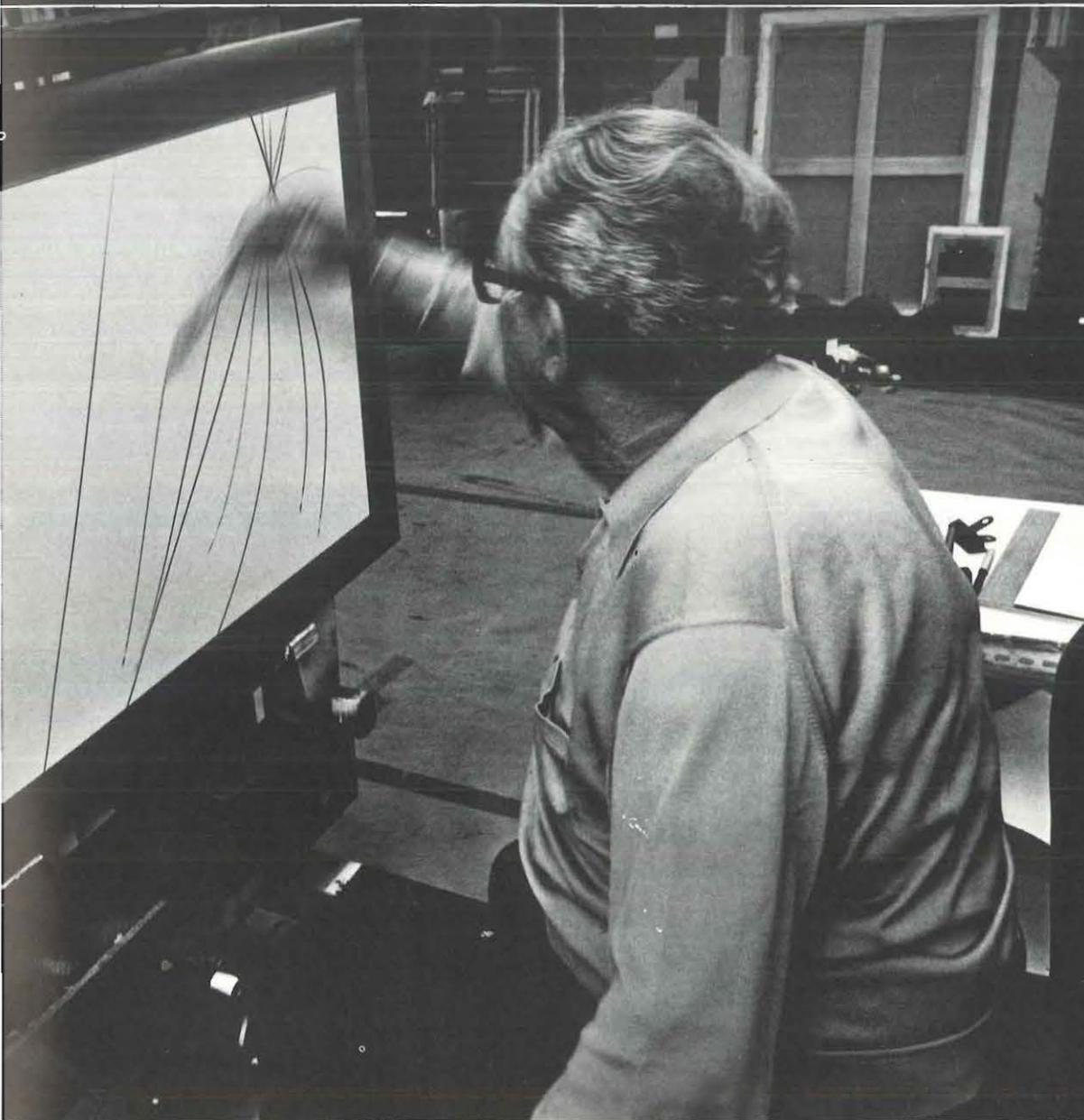


change d'outils ou la position du châssis et repart vers un nouveau combat. Les lignes se pressent, se bousculent : lignes obliques, verticales, fines ou épaisses, rassemblées en faisceaux, se déployant en gerbes ; lignes tourbillonnantes formant des boucles et se terminant en une succession de colonnes de tons différents : la force de sa ligne crée la valeur de son trait : sombre lorsque la main monte, clair lorsqu'elle descend. Les seules couleurs utilisées étaient le noir, le jaune et le bleu. Il n'y eut jamais de touche... Des souplesses du trait, de ses multiplications, de ses croisements, il passait à d'autres mouvements sans hésitation. La diversité ne le ralentissait pas. L'abondance ne lui faisait pas perdre la vitesse, au contraire... Ses lignes si diverses, si « musicales », si fortes ne naissaient pas seulement de



la main mais du bras, de l'épaule, du buste, de la poussée de tout le corps... A la dernière toile, l'homme vidé de sa force, de sa vigueur, de son énergie, de lui-même, s'écroulait de fatigue. Alors que je lui demandais, à la fin de cette séance, s'il garderait toute la série, il m'a répondu sans vanité : « Tout est bon ! ». Il faut savoir qu'Hartung ensuite classe toute sa production : chaque œuvre est photographiée, répertoriée ; au bas de chacune d'entre elles sont inscrits un numéro, une lettre, la date (exemple : P40 1983-H1). Pas de titre.

Lors de notre rencontre suivante, il travaillait sur un petit bloc sténo avec de nouveaux crayons qu'il venait de recevoir : « il faisait ses gammes ». C'était pour lui un moment de tâtonnements... Ce jour-là il ne semblait pas inspiré, il était très bougon.

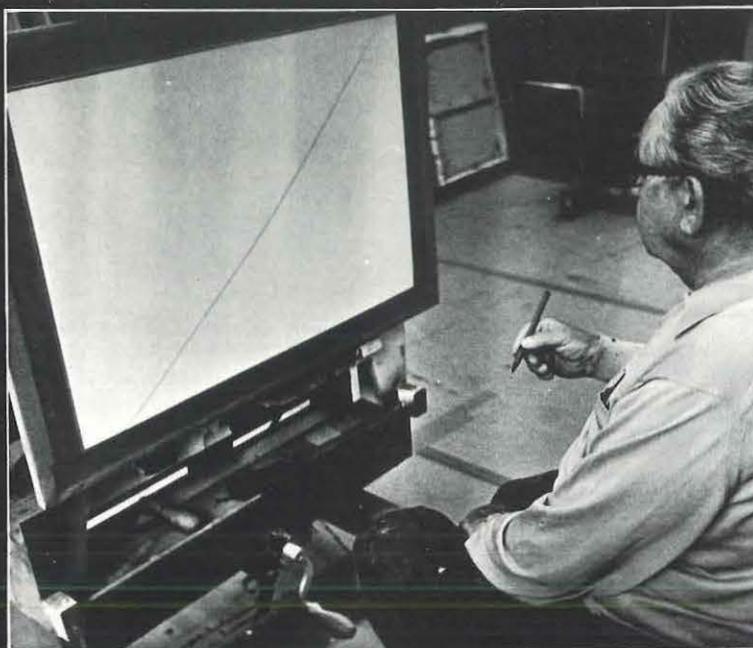


Une excellente séance s'est déroulée lors de ma quatrième visite. Là il peignait. L'assistant qu'il surveillait avec beaucoup d'exigence lui préparait la couleur ; l'assistance poussait son siège pour le rapprocher plus ou moins de la toile ou tenait solidement le chevalet par derrière parce qu'il travaillait avec une force extraordinaire !

Ce qui était fabuleux, c'étaient ses outils : un arsenal d'outils à peine croyables, qu'il fabrique parfois selon ses besoins ! des pinceaux à vous faire rêver ! des longs, des larges, des courts, des coupés. Extraordinaire ! j'en ai vu plusieurs d'une vingtaine de centimètres de long, alignés les uns à côté des autres, fixés sur une règle en bois et qu'il utilisait comme un râteau avec lequel il « ratissait » sa toile. Il a également beaucoup de gros rouleaux, des « peignes », des grattoirs, toute une batterie de pistolets pour les dégradés, des brosses, des raclettes, des couteaux, des roseaux. J'avais vu dans un coin de l'atelier un tableau assez grand avec plein de petites taches noires, je lui demandai comment il était arrivé à les peindre ; malicieusement il m'a montré sous un de ses établis des grands feuillages qui trempaient dans la peinture qu'il giclait sur la toile.

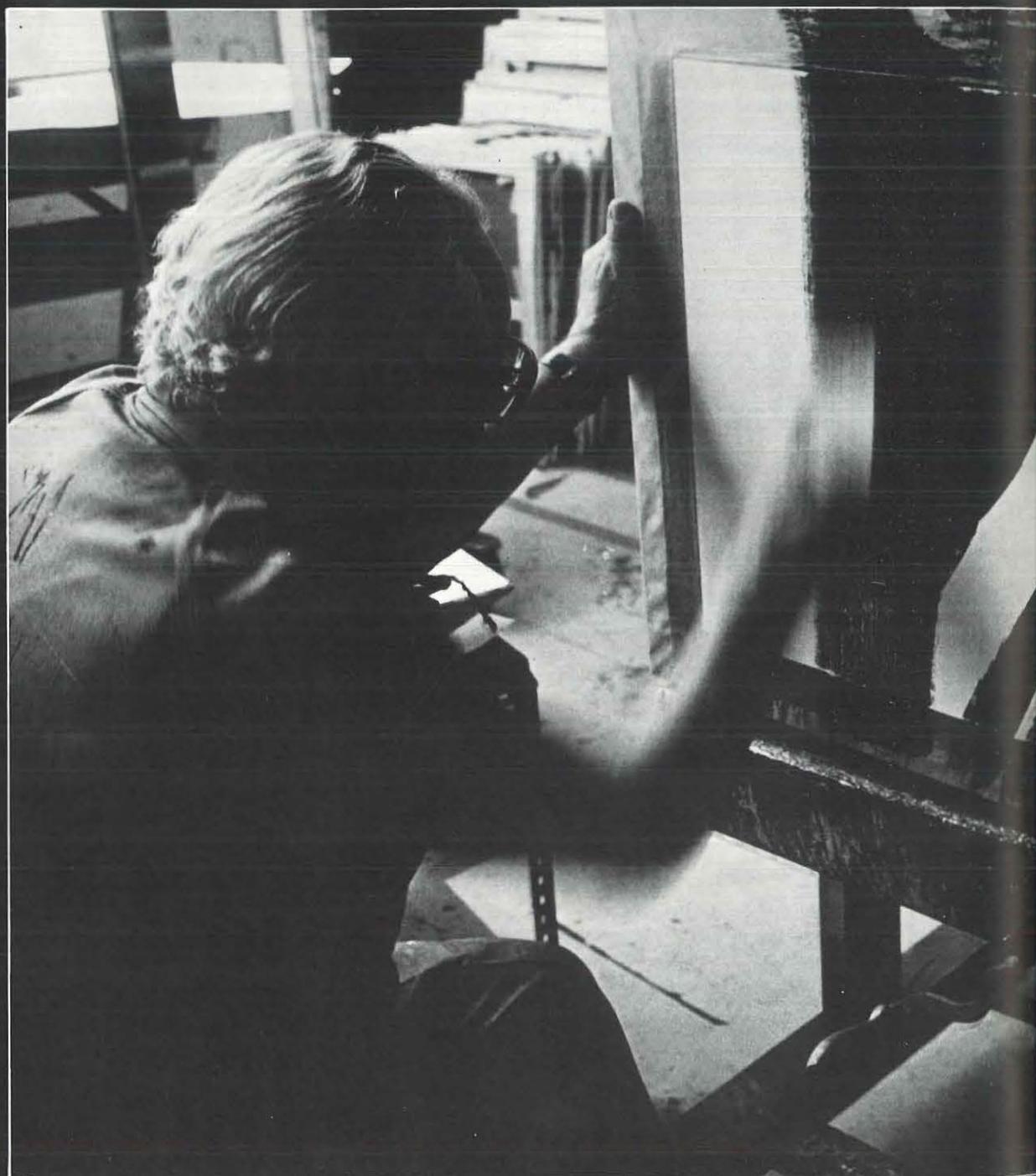
Mais ce jour-là il a travaillé au pinceau : avec de grands gestes,

il a bâti ses masses à la peinture noire, accompagnées de grandes giclures lancées à une rapidité extraordinaire (avant de commencer il m'avait demandé si j'avais une pellicule noir et blanc, ou couleur. Comme c'était du noir, il décida de travailler en noir et blanc, malgré mes regrets). Donc ses premières taches placées, il se recule, regarde un certain temps sa toile, choisit un nouvel outil parmi les grattoirs et se met avec rage, à griffer les premiers coups de pinceaux, créant spontanément un rythme dans la matière avec des traits durs, sauvages ou plus légers, de valeur différente, délimitant parfois des espaces précis de toile blanche ; puis il s'interrompt pour repasser soit la craie, soit de la peinture, une couleur qui pénétrera à nouveau dans certaines rainures précédentes créant des variations dynamiques de couleurs. Ce dynamisme du mouvement chez Hartung, j'étais obligé de l'intégrer dans mon travail de photographe: je suivais les traits du pinceau, je dessinais avec lui, il me communiquait sa concentration farouche, son angoisse ! Je voulais bien sûr fixer son mouvement, tous ses élans gestuels, ses impulsions, ses pulsions très vives, très fortes qui suivent sa concentration... mais ce qui me paraissait essentiel c'était de traduire l'espace mental de sa pré-création : l'instant... d'avant qu'il frappe sa toile, qu'il lâche son geste ; sa liberté dans les minutes intenses où tout se décide, car l'inquiétude de l'artiste, sa tension avant sa création sont bouleversantes... et ça, je ne sais pas si mes photographies ont réussi à le montrer. J'ai utilisé le grand angle, forçant la pudeur du créateur, parce qu'à 30 cm je pouvais mieux vivre moi-même ses propres vibrations. Pourtant je reste encore insatisfait ; techniquement je n'ai pas trouvé le bon mariage entre le film et le révélateur, le temps de pose du développement... pour mieux cerner cette création dans sa vérité, dans son authenticité. Il me semble avoir été très proche de quelque chose d'essentiel pour cet artiste chez qui l'homme et son œuvre sont indissociables. Ses forces venues du fond de lui-même, de son passé, de son vécu, de ce qu'il est, de ce qu'il vit, créent son art mais sont-elles toujours maîtrisées par



*l'homme et n'est-ce pas alors cet « incontrôlable » qu'il m'a été quasi-impossible de traduire en images, qui donne sa grande dimension à l'art d'Hartung, à sa création. « Laisse cela agir en toi et te conduire où il lui plaît » dit-il, ce « cela » est-il donc insaisissable ?*

*Je suis retourné chez Hartung deux fois avec André Villers qui fut le photographe de Picasso, pour comparer nos deux façons d'appréhender ce peintre au travail, cherchant toujours à mieux comprendre le chemin de sa création. Lors d'une troisième visite collective, nous fûmes accompagnés par Michel Butor qui par la suite, écrivit cette lettre « Regards entrecroisés ».*

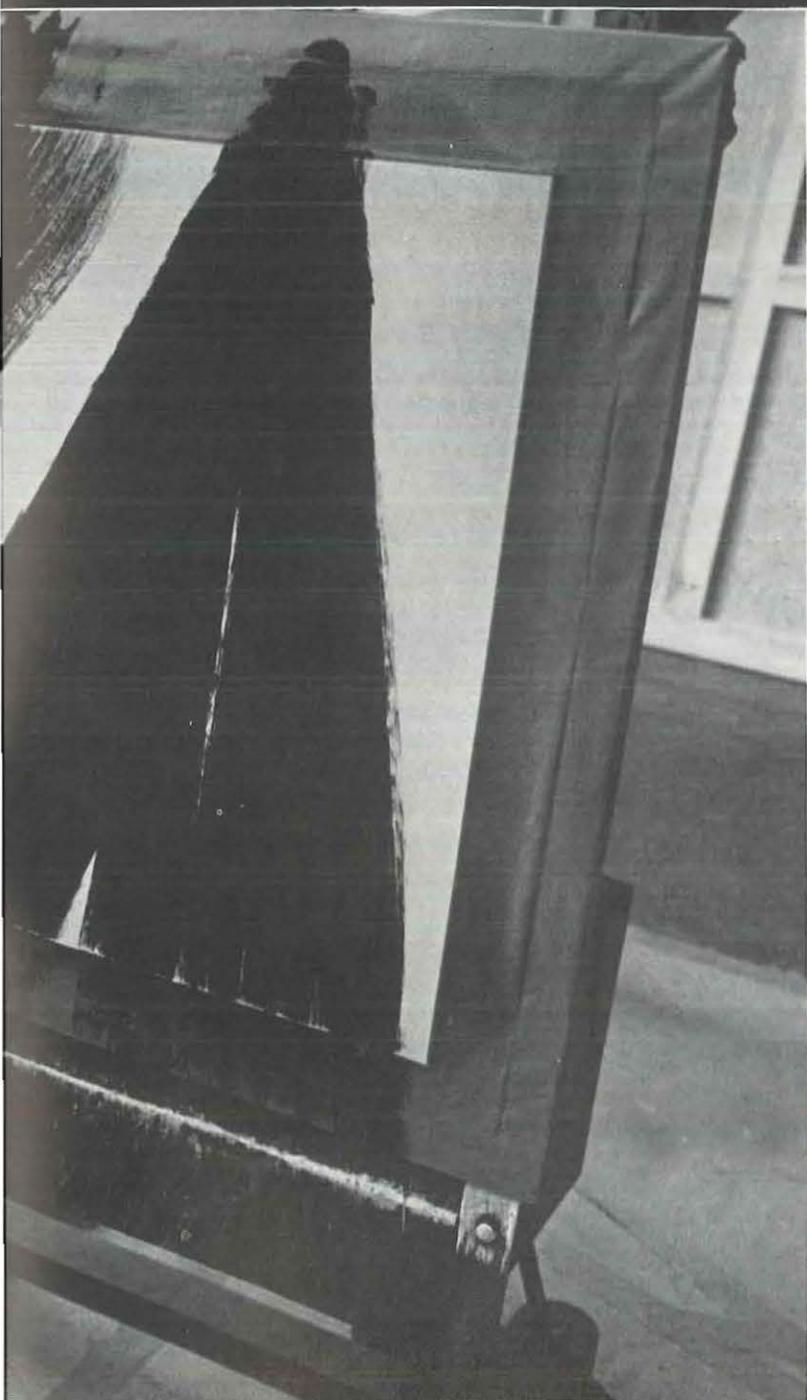




## *Regards entrecroisés*

J'entre chez le peintre en plein travail : nœuds et marées. Un photographe le regarde et clic ! Mais il y a un autre photographe qui regarde le premier et le peintre et clic ! Et la femme du peintre qui est peintre aussi regarde tout cela et enregistre dans la caméra de sa tête toutes les lignes et modulations que cela forme pour les développer en fjords et iceberg dans ses toiles. Et le peintre qui est photographe aussi prend son appareil et cela fait comme un crépitement d'étincelles à l'intérieur de l'atelier. Et les assistants ont aussi des appareils et même s'ils n'en ont pas se mêlent à la danse des regards si bien que les lumières et effervescences éveillées sur les grands rectangles, les frottements, les grésillements, les germinations, les croissances, les floraisons, les évolutions, les explosions emplissent maintenant tout l'espace comme le bruit d'un immense gong. Puis tout cela se calme et se concentre dans le silence d'un geste qui va tracer une nouvelle figure ou barre dans le temps retrouvé.

Le peintre est naturellement Hans Hartung, sa femme Anna Eva Bergman, les photographes André Villers et François Goalec ; quant à l'écrivain c'est Michel Butor.



Pour terminer je voudrais parler de la visite la plus émouvante que j'ai faite chez Hartung ! C'était avec Graham Greene (l'écrivain anglais). Je connais Greene depuis deux ans ; un jour, chez lui, je vois une lithographie d'Hartung accrochée au mur, qu'il avait, me dit-il, achetée dans une galerie de Londres il y a 25 ans.

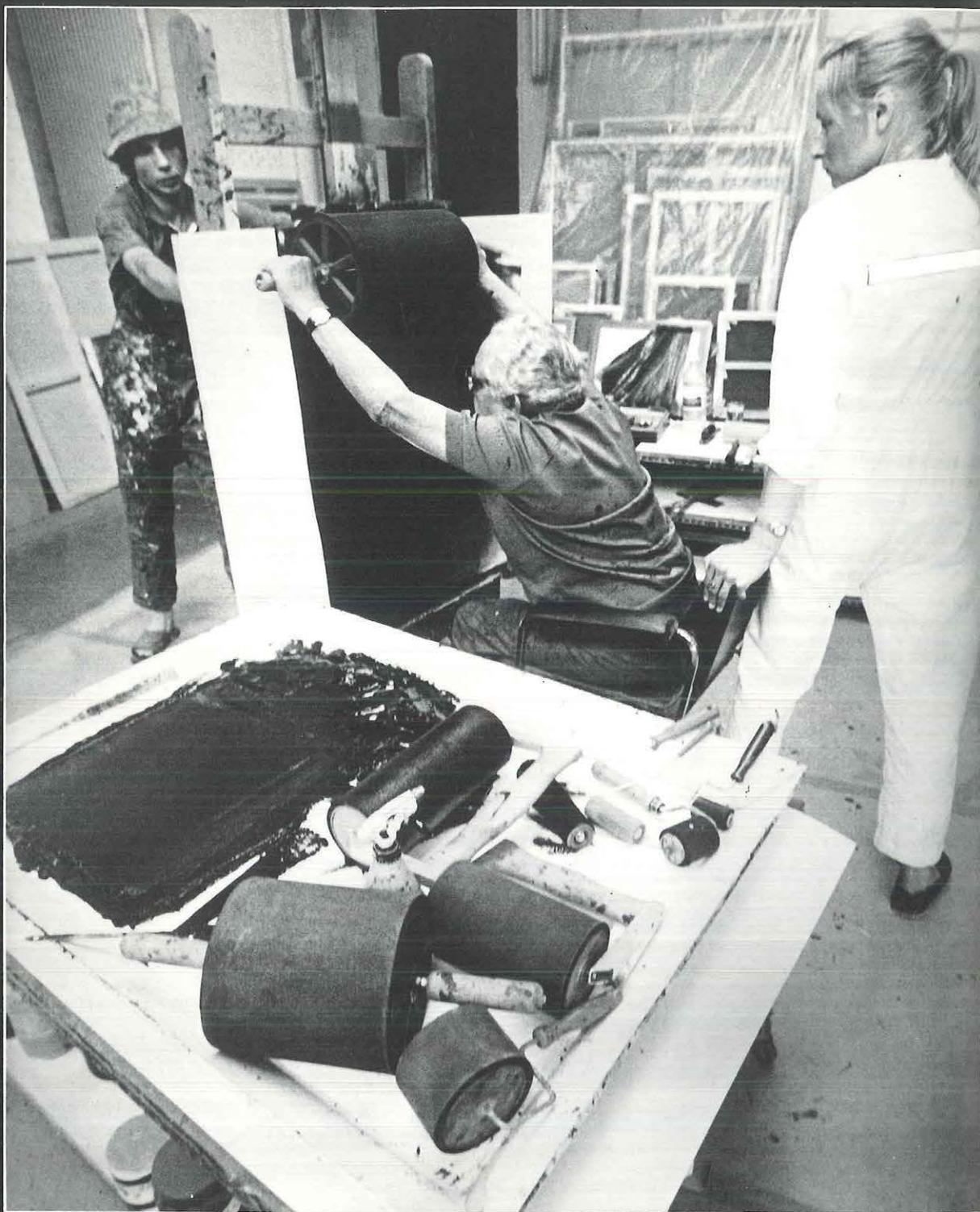
Je lui demandais s'il désirerait rencontrer Hartung, d'autant qu'ils habitaient très près l'un de l'autre. Mon idée lui plut et j'emmenai Graham Greene chez Hartung. Ce fut fabuleux ! c'étaient deux monuments d'histoire qui se rencontraient, deux hommes ayant vécu à peu près la même destinée : Hartung engagé dans la légion étrangère française pendant la guerre 1939-45 et qui y perdit une jambe, Graham Greene, espion anglais durant cette même guerre. (L'un et l'autre ayant témoigné de leurs aventures dans leurs œuvres respectives). Il y eut tout de suite une entente profonde entre ces deux hommes qui se comprirent très vite malgré leurs difficultés de langage.

Hartung avait préparé pour la venue de Greene, une dizaine de toiles. Nous étions tous assis dans l'atelier, les toiles retournées contre le mur du fond ; un assistant nous les montrait une par une sur un chevalet : c'étaient les plus belles toiles d'Hartung que j'ai jamais vues ! Il y avait très peu de lignes, c'était un travail au pistolet avec des zébrures.

Nous gardions le silence pendant qu'une toile nous était présentée ; parfois Hartung disait un mot... sensualité, force, violence... La série semblait se composer d'œuvres semblables, mais chacune d'elles avait son histoire, sa profondeur, sa puissance qui la rendait unique.

A la fin, Graham Greene s'est levé, a embrassé Hartung et je me rappelle très bien les deux seuls mots qu'il a prononcés : « merci Hans ! » et moi qui étais là pour prendre des photos, je n'ai pas pu bouger, ne voulant pas déranger un moment si beau !

Oui Hartung est un très grand peintre et je dirai qu'actuellement sa puissance écrase encore bien des jeunes mouvements qui naissent. Sa vigueur, sa force, sa vitalité le placent au cœur de l'actualité artistique



comme un des pôles déterminants pour l'art actuel. Peintre abstrait ? je ne suis pas critique d'art, mais dans son œuvre cette floraison de signes placés ou non dans des fonds colorés, lumineux, aériens, ne sont pas le résultat de longs travaux intellectuels mais une improvisation quasi-spontanée, précédée par une concentration si forte, si douloureuse qu'elle lui impulse son dynamisme fou, une composition maîtrisée, une exécution d'une grande exigence !

« Ce que j'aime, c'est agir sur la toile ».

**Voilà Hartung !**